

caméléon



Lucía Flores

Les Affreux

1. Le Congrès des laids



© la publication

Flores, Lucía, 1960-

Le congrès des laids

2^e éd.

(Caméléon)

(Les affreux)

Éd. originale: c2001

Pour les jeunes de 10 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-033-4

I. Titre. II. Collection: Caméléon (Hurtubise HMH (Firme)).

PS8561.L666C66 2007

jC843'.6

C2007-941598-9

PS9561.L666C66 2007

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique: fig. communication graphique

Illustration: Philippe Germain

Copyright © 2001, 2007, Éditions Hurtubise HMH ltée

ISBN 978-2-89647-033-4

Dépôt légal/3^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone: 514 523-1523

Télécopieur: 514 523-9969

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en France:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada

www.editionshurtubise.com

Lucía Flores

Les Affreux

1. Le Congrès des laids

caméléon 10 à 12 ans



« Quand j'écris une histoire, c'est comme si je partais en voyage. Un monde prend forme avec ses rues, ses arbres et ses personnages. Et les mots viennent en espagnol ou en français, deux langues qui sont en moi depuis mon enfance.

Un jour, pendant que mes étudiants faisaient un examen d'espagnol – je suis professeure –, j'ai commencé à écrire cette histoire. Un petit garçon est apparu sur ma page blanche. Peut-être à cause de ce fameux examen, je l'ai vu vivre en espagnol.

Aujourd'hui, je vous offre ce livre en français. Quand une histoire change de langue, la musique des mots n'est plus la même. Je remercie Aubert Tremblay d'avoir cherché avec moi cette musique. »

Il s'agit du premier roman de **LUCÍA FLORES**.

*À Thalie et Béatrice,
mes magiciennes*

*À Aubert,
parce qu'il croit en mon imagination*

*À Anne,
une admiratrice de Foufou la sorcière*

1

Tout ça pour un triangle

Je m'appelle S et je suis l'enfant le plus laid du monde.

S, parce que vous ne saurez pas mon nom même si je vivais cinq mille millions d'années.

Et pour vous prouver que je suis le plus laid du monde, je peux vous montrer mon trophée. Je l'ai gagné dans un concours et, croyez-moi, ça n'a pas été facile.

Tout a commencé quand ma mère m'a surpris dans la salle de bain en train de faire quelque chose de terrible. J'avais dans la main une de ces paires de ciseaux que les adultes ne nous laissent pas utiliser parce qu'ils sont très, très coupants, très, très dangereux, et autres très, très du même genre.

Ma mère n'a rien dit. Elle a seulement ouvert grand les yeux et la bouche, immobile comme une statue.

C'est que j'essayais de me couper le nez.

Je pense que ma mère a cru que j'allais me le couper en entier, mais jamais je n'aurais fait quelque chose comme ça. Non. Je voulais simplement me couper un triangle de nez.

(Ceux qui ne savent pas ce qu'est un triangle, imaginez une part de pizza sans le côté arrondi.)

C'est parce que mon nez a un triangle de trop. À l'école, il y a des enfants qui me traitent de gros-nez et de face-à-poignée et qui me donnent d'autres surnoms que je préfère ne pas répéter. Ce n'est pas tout : ils m'appellent aussi tête-à-parenthèses parce que mes oreilles sont presque aussi grandes que celles de Dumbo, je crois, même si c'est difficile de le savoir sans les mesurer.

Ma mère m'a arraché les ciseaux des mains, affolée. Bien sûr, elle voulait sauver

mon nez, mais ce qu'elle ne saura jamais, c'est qu'elle sauvait aussi mes oreilles qui étaient l'étape numéro deux de mon plan *tranchistique**. Ensuite, elle s'est assise sur le bord de la baignoire, le visage tout rouge et respirant très fort, comme quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger.

L'épisode du bain a changé ma vie, mais pas pour le mieux. D'abord, mes parents m'ont supprimé le dessert et la bicyclette pendant une semaine. Ensuite, ils m'ont parlé de ce qui aurait pu m'arriver ce fameux jour des ciseaux, et ce qu'ils m'ont dit était si terrible que j'ai fait des cauchemars pendant trois jours. Le pire de tout, c'est qu'ils m'ont obligé à aller voir chaque semaine une femme qui s'appelait Ricotta, ou quelque chose du genre, qui me faisait jouer avec des poupées (oui, oui, je vous le jure !) et leur parler comme si elles avaient été vivantes.

* Mot inventé, dérivé du verbe trancher.

Un jour, madame Ricotta m'a demandé ce que j'avais contre mes oreilles et mon nez. J'ai crié :

— Comment ? Vous êtes aveugle ? Vous ne m'avez pas regardé ?

Et j'ai lancé de toutes mes forces ses horribles poupées de bébé au plafond, rouge de colère.

Madame Ricotta a aussitôt décroché le téléphone :

— Code 452.

Pendant que je faisais ma crise, deux colosses m'ont agrippé et enfermé dans une pièce où il n'y avait rien de rien, juste quatre murs blancs, et ils m'ont averti que je ne sortirais de là qu'une fois calmé.

Bien entendu, je me suis calmé très vite, et mes parents sont venus me chercher en me regardant comme s'ils avaient peur de moi.

2

Le congrès, jour 1

C'est après cet épisode que Ricotta a appelé ma mère pour m'inviter à un congrès.

Un congrès c'est un peu comme l'école, mais ça dure seulement quelques jours. Ceux qui y vont écoutent des discours ennuyeux, boivent du café, achètent des livres ou jouent aux professeurs. Il y a des gens de partout dans le monde, ce qui fait que dans l'ascenseur on entend des conversations avec des sons qui ressemblent à *watchi watchi kirimoto*, tellement drôles qu'on dirait des blagues racontées avec tous les mots à l'envers.

Je sais tout ça parce que j'y suis allé, finalement, au congrès de Ricotta. Elle

avait expliqué à mes parents que c'était pour les personnes qui souffrent de « dysfonctionnement estimatoire personnel » ou quelque chose du genre. En fait, je n'ai rien compris, mais quand je suis arrivé avec ma mère devant l'édifice du congrès, il y avait un écriteau sur lequel on pouvait lire : « *Bienvenue au congrès des laids* ».

Bon, en fait, au début je n'ai lu que : « *Bienvenue au congrès des* », parce que ma mère, soudain nerveuse, s'est mise à pointer le ciel où on ne voyait qu'un petit nuage gris tout maigre.

— Oh ! Regarde !

— Où ça ?

Ma mère s'est mise à marcher très vite.

— Non, rien. J'avais cru voir des feux d'artifice, mais je pense que je me suis trompée.

Pauvre maman, l'imagination lui a vraiment manqué. Comme s'il pouvait y avoir des feux d'artifice en plein jour et sans la moindre petite explosion. J'ai compris que tout ce qu'elle voulait, c'était

m'éloigner de l'écrêteau. Alors j'ai lâché sa main, je suis retourné sur mes pas en courant pour lire les mots affichés et j'ai regardé ma mère :

— Ce n'est pas grave, maman, je sais très bien que je suis laid.

Elle s'est alors penchée et m'a pris dans ses bras pour murmurer ce que des millions de mères auraient dit dans les circonstances :

— Pour moi, il n'y a pas d'enfant plus beau, plus intelligent et plus sensible que toi.

Après cette scène sentimentale qui m'a fait rougir parce que je sentais que le monde entier nous regardait, on est arrivés devant un édifice décoré de banderoles. Dans l'escalier de l'entrée, les personnes les plus hallucinantes que j'aie jamais vues discutaient joyeusement.

Il y avait là des visages à trois yeux, des nez en forme de chou-fleur, des hommes à peau de crocodile et queue de souris, et une infinité de sorcières de toutes sortes

qui avaient l'air de sortir d'un livre de contes. J'ai vu aussi des femmes à barbe et moustaches avec des bébés qui ressemblaient à Frankenstein en personne, et un homme avec six pieds et six souliers de couleurs différentes qui parlait à un monstre terrifiant.

Quand ma mère et moi on s'est approchés du comptoir des inscriptions, une femme aux dents noires et aux yeux tournoyant dans leurs orbites comme des poissons dans un aquarium nous a accueillis avec beaucoup d'enthousiasme. Mais après nous avoir bien regardés tous les deux, elle est devenue sérieuse et a précisé à ma mère :

— L'enfant peut rester, mais pas vous. Le règlement est formel : le congrès est exclusivement réservé aux laids.

Bien sûr, ma mère a insisté. Elle s'est mise à faire des grimaces comiques qui lui donnaient l'air d'un bouledogue souffrant de crampes d'estomac et elle s'est défait les cheveux jusqu'à ce qu'ils ressemblent à un fil barbelé enroulé sur un nid de

guêpes. Mais il n'y avait rien à faire. Elle a dû se rendre à l'évidence : elle n'était pas laide et elle ne le serait jamais. N'importe qui d'autre s'en serait réjoui, mais pas elle, parce qu'elle avait peur de me laisser tout seul dans cette galerie de monstres.

Enfin, il a bien fallu se dire au revoir, elle avec sa peur et moi avec mes poches pleines des numéros de téléphone des membres de ma famille, de la police et des pompiers en cas d'urgence. Bien entendu, j'ai aussi eu droit aux recommandations maternelles d'usage, comme ne pas manger les bonbons trouvés par terre et ne pas parler aux étrangers.

Une fois seul, je me suis mis à marcher, un peu désorienté, en regardant tous ces gens hors du commun. Puis, je suis entré dans une pièce où beaucoup de personnes attendaient, assises devant une scène. Après quelques minutes, un homme sans tête s'est approché du micro et a sorti de sa poche une sorte de yoyo. Il l'a lancé en l'air, le fil s'est tendu et tout au bout est

apparu un globe avec des yeux, un nez et une bouche qui s'est mis à flotter comme un ballon. C'est seulement alors que l'homme a pu prendre la parole, en s'éclaircissant la voix.

— Mesdames et messieurs, soyez les bienvenus au troisième congrès des laids.

Une volée d'applaudissements lui a répondu. Les gens paraissaient heureux d'être là et beaucoup se donnaient des accolades ou s'embrassaient comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Je n'ai pas entendu le discours de l'homme au yoyo parce que je suis sorti marcher dans le corridor. Je commençais à penser qu'après tout, je n'étais pas si laid que ça. Au moins, j'avais une vraie tête et mes yeux ne s'amusaient pas à faire des pirouettes comme ceux de la femme aux dents noires. Et comme je ne suis pas idiot non plus, je me rendais bien compte que c'était exactement ce que voulait Ricotta : me faire voir qu'il y a toujours des gens moins chanceux que soi. Non ?

C'est comme ça que, de réflexion en réflexion, je me suis retrouvé devant plusieurs portes fermées comme celles des classes de mon école. Sur chacune il y avait une lettre et, bien sûr, j'ai choisi le S à cause de mon nom (non, vous ne le saurez pas, n'insistez pas) et je suis entré.

C'était une classe de sorcières. Il y avait là des sorcières ordinaires avec leur peau verte et leurs chapeaux noirs, mais aussi d'autres qui avaient de grandes robes vaporeuses et un visage maléfique. Au fond de la classe, quelques femmes très laides mais aux yeux rieurs m'ont fait des signes pour que je m'assoie près d'elles. Elles avaient l'air tellement inoffensives et sympathiques que j'avais envie de m'asseoir sur leurs jupes et me laisser bercer. Mais j'ai compris qu'elles étaient comme les autres quand elles se sont levées pour chanter un hymne qui ressemblait à ceci : « Nous serons toujours sor-, toujours sor-, toujours sorcièèèèères. »

J'étais tellement intrigué par les sorcières assises à leur pupitre que je n'avais même pas pris le temps de regarder celle qui jouait le rôle du professeur. Quand je l'ai fait, j'ai dû mettre ma main sur ma bouche pour ne pas crier d'épouvante. Souvenez-vous de vos pires cauchemars, de la sorcière la plus horrible du plus atroce des contes et vous serez encore loin de celle que j'ai vue de mes propres yeux.

C'était une sorte de gélatine ambulante avec les yeux en forme de tire-bouchon et une bouche immense pleine de dents pointues comme des couteaux. Elle portait une tunique blanche comme celle des fantômes et, en guise de cheveux, sa tête était recouverte de plumes de corbeau.

En la voyant, je me suis levé, parce que ma première réaction a été de m'enfuir en courant. Mais comme ma chaise a cogné contre le mur avec un bruit qui a résonné dans toute la classe, les sorcières m'ont regardé avec colère en faisant : « CHHHHHH... » J'ai alors décidé de me

rasseoir et d'écouter ce que racontait, entre deux rires, la monstrueuse maîtresse.

Elle s'appelait Foufou et était très connue à Carichouelle, la ville où elle vivait. Chaque fois que les adultes de cet endroit voulaient faire peur aux enfants, ils les menaçaient de les laisser à la porte de la cabane de Foufou, où chaque jour on entendait des hurlements de loups et des bruits de chaînes qui s'entrechoquaient.

— Le premier enfant, hi hi, que j'ai trouvé devant ma porte, hi hi, était mort de peur et pleurait. Mais après quelques heures, hi hi, quand ses parents sont venus le chercher, il a pleuré encore plus fort parce qu'il ne voulait plus partir, hi hi hi hi hi hi hi.

Foufou a alors fait entrer un enfant qui s'appelait Camille et qui avait passé toute une journée dans sa cabane parce qu'il s'était mal comporté.

— Ça a été la plus belle punition de ma vie, a-t-il raconté.

Il nous a assuré que derrière cette gélatine visqueuse et ces yeux en tire-bouchon,

il y avait une personne très très gentille qui cachait des bonbons délicieux dans les poches de sa tunique.

— Ce jour-là, dans la cabane de Foufou, j'ai voyagé sur un tapis volant et j'ai fait de la plongée dans un étang plein de poissons de toutes les couleurs. J'ai aussi vu mon film préféré, celui du pirate Rocabrini, plus de vingt fois. J'ai mangé des millions de biscuits au chocolat, j'ai bu un jus grand comme une piscine et j'ai fait des bulles de savon énormes qui flottaient en l'air pendant des heures sans se briser. Et personne ne m'a empêché de m'amuser avec le boyau d'arrosage, de dessiner sur les murs blancs ou de jouer avec beaucoup d'autres choses que je n'ai même pas le droit de toucher chez moi.

À la fin de ce jour inoubliable, Foufou avait sorti de sa tunique une montagne de bonbons au chocolat. Pendant que Camille les mangeait, la sorcière lui avait fait promettre de ne jamais dire à ses parents à quel point il s'était amusé.